

Discours du vernissage de Luminy : samedi 7 décembre 2019 au MJAH

Autor(en): **Vulic, Adrian**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **123 (2020)**

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1002401>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Discours du vernissage de Luminy samedi 7 décembre 2019 au MJAH

ADRIAN VULIC



Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi, avant toute chose, de vous remercier de votre présence ici en cette matinée. Ceci d'autant plus que vous saviez devoir vous confronter à la tragique thématique de la guerre, cette horreur qui, pour nous avoir été épargnée, n'en fait pas moins, d'une certaine façon notre quotidien. Car de la guerre nous commettons l'erreur, nous pourtant enfants de la paix, de penser tout savoir. Ses images nous parviennent des quatre coins du globe et sur tous les supports. Nous pensons connaître son visage, mais nous avons tort. Car qui peut soupçonner le nombre infini de victimes qu'elle cause, et les déchirements qu'elle entraîne sur plusieurs générations ?

Parmi les mystères de la guerre, celui qui me semble le plus insondable, le plus insaisissable, et que nous avons tant de peine à concevoir : la vie, pour le meilleur comme pour le pire, d'une façon ou d'une autre, sous la guerre suit son chemin. Certes, elle fait le quotidien des soldats comme des civils, elle hante les esprits en permanence, mais, pire que tout, elle vous place face à l'attente. L'attente, qui semble être, au sein de l'horreur, un châtement aussi pervers que la balle ou l'obus, et à sa façon tout aussi mortel. Car la moindre seconde de répit vous met face, dans l'instant, à des questionnements insupportables dont aucun de ceux qui ont su rester des hommes ne mérite de souffrir. « Combien de temps, encore, avant que la balle de ceux qui étaient, il y a si peu de temps, mes frères et mes amis, ne finisse par trouver son chemin pour se loger dans mon corps ? » « Cette guerre finira-t-elle un jour ? » « Quel avenir pour moi et mes enfants dans un pays dont les bombes ne semblent ignorer aucun recoin, aucune zone d'ombre ? » « Lesquels de mes amis d'enfance sont encore en vie aujourd'hui ? » Ou même, plus simple, plus essentiel peut-être pour l'homme emporté dans la tourmente de la guerre : « Comment me chaufferai-je cet hiver ? Y aura-t-il encore de la nourriture pour moi et ma famille au mois prochain ? »

Face à tout cela, à cette pesanteur qu'aucune âme humaine n'est conçue pour supporter, l'homme continue, se contraint à continuer à vivre. Face à la permanence du doute, face à l'imminence et l'omniprésence de la mort, chacun cherche un refuge, une toute petite minute de tranquillité. Le boulanger, peut-être, trouve quelque réconfort à pétrir chaque matin sa pâte, comme il le faisait bien avant que des sirènes ne viennent tourmenter incessamment ses nuits. L'enseignant, jour après jour, tient sa classe en s'efforçant de chasser ses sombres pensées, priant sans répit pour que ses élèves soient épargnés, et que la guerre laisse, après son passage, de quoi, pour ces hommes en devenir, rebâtir un avenir. Le père et la mère, un instant, oublient les atrocités et l'impermanence qui les entourent, se concentrant de toutes leurs forces et comme ils le faisaient déjà jadis, sur le souffle paisible et régulier de leurs enfants endormis.

Et l'artiste ? Que fait l'artiste en temps de guerre ? Eh bien, en dépit de tout, épousant l'absurde comme pour se fondre dans un monde devenu insensé, il continue de peindre, de sculpter, de chanter ou d'écrire.

Car tout homme a besoin d'un refuge, d'un lieu intime, peut-être banal, où reposer, un instant, un esprit torturé au moins autant que la chair.

Mon père, pendant la guerre, n'a pas cessé d'être un artiste. Le journal que nous vous présentons aujourd'hui n'est pas un journal de guerre.

C'est tout simplement le journal d'un artiste que la guerre entoure et traverse, mais c'est bien l'œuvre d'un artiste avant toute autre chose.

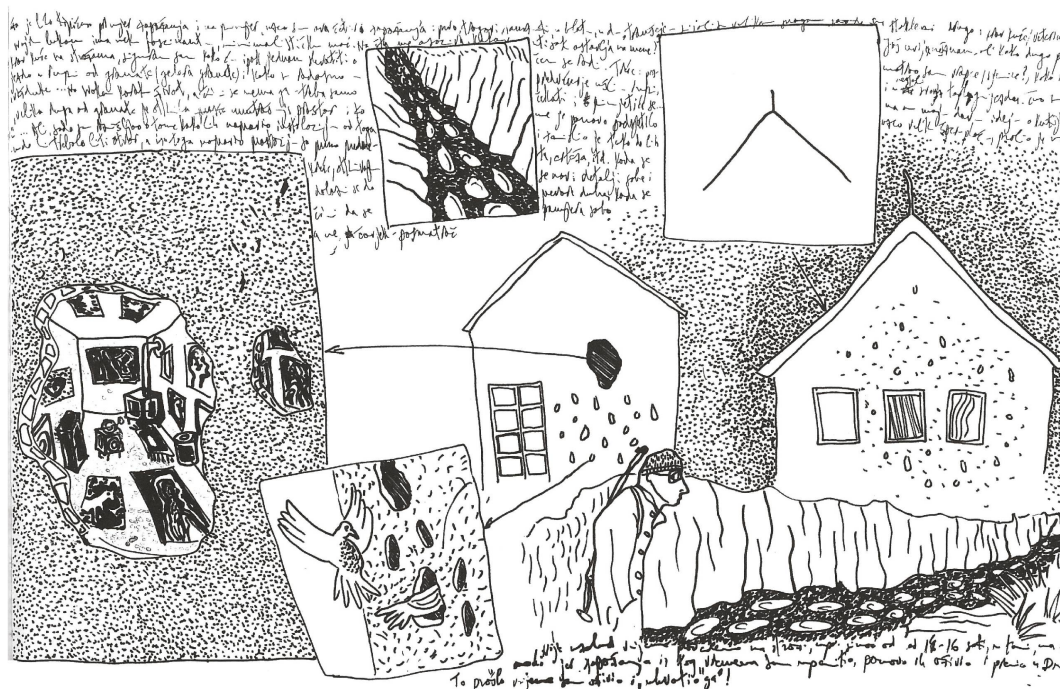
La toile que mon père a préparée à l'occasion de ce vernissage, préférant, comme à son habitude, la peinture au discours, résume et illumine tout cela. L'art, pour mon père, était une île, un ultime refuge. Car si l'on peut à peine imaginer ce que les atrocités quotidiennes de la guerre peuvent causer comme dommages et douleurs à l'esprit de tout homme, il est impossible de décrire combien celles-ci doivent affecter l'âme d'un artiste, dont la mission, le devoir, est précisément d'être plus sensible au monde que le commun des mortels.



Cette toile représente également l'un des épisodes artistiques pour lesquels Darko Vulić éprouve le plus de fierté, et au sujet duquel il a pourtant, jusqu'à il y a peu, toujours gardé le silence. Juste à côté des lignes de tranchées où mon père était fréquemment obligé de pelleter de jour comme de nuit, se tenait une vieille maison. En première ligne du front. À de bien nombreuses reprises, cette vieille bâtisse, très rapidement devenue ruines, a protégé mon père et ses amis, pris pour elle les balles qui leur étaient destinées. Le danger, dans la zone, était immense ; de nuit,

il suffisait d'une flamme, d'une petite lueur dépassant des tranchées, pour que vous tombiez à la renverse, éventré par les balles. Et pourtant, poussé sans doute par cet instinct qui coule dans les veines de chaque véritable artiste, mon père a choisi d'y donner corps à une performance artistique qu'il a nommée Luminy, en hommage à la cité universitaire française, située en bord de mer, et où il avait, avant la guerre, vécu ses plus beaux souvenirs. À chaque occasion, lorsque l'armée le laissait en paix et que ses obligations le permettaient, il se rendait auprès de ce qu'il restait de la demeure, et peignait, sur ces murs lézardés, entouré de la présence de ceux qu'il avait tant de peine à appeler ses ennemis, ce paradis qu'il espérait retrouver un jour. Luminy, mon père, depuis, me l'a raconté à de nombreuses reprises mais toujours au compte-gouttes, était devenue sa religion. Et ces ruines, son temple insulaire au milieu de l'horreur.

Le travail qui a abouti à la réalisation de cette publication n'a pas été facile pour mon père. Car les horreurs de la guerre, absolument rien ne parvient à les effacer. Aujourd'hui encore, si, dans ses œuvres, vous vous donnez la peine de lire entre l'encre de Chine et l'acrylique, vous la voyez, bien présente.



On ne se remet jamais d'avoir survécu à la guerre, mais, et mon père le démontre au quotidien, l'art est plus fort et plus puissant encore que les obus et les balles.

J'espère que la lecture de Luminy vous rendra plus écœuré encore de la guerre, car elle ne mérite rien de mieux. Mais j'espère également que vous saurez y trouver, comme mon père a su le faire dans sa ville assiégée, beauté, poésie, grandeur et humanité.

À présent, mon père, silencieux toujours, souhaiterait vous interpréter à la guitare un morceau qui l'accompagne depuis longtemps, et qui résumera, bien mieux que je n'ai su le faire, ce que ce livre et cette toile décrivent.

Enfin, pour conclure, je souhaiterais remercier à nouveau, et du fond du cœur, la Société jurassienne d'émulation pour le long et patient travail qu'elle a su fournir afin de donner vie à ce projet qui me semble, bien humblement, d'une grandeur qui nous dépasse.

Adrian Vulic est né à Bâle, le 26 avril 1998. Il a grandi à Boncourt et obtenu une maturité gymnasiale au Lycée cantonal de Porrentruy. Installé aujourd'hui à Bienne, il suit des études de pédagogie dans la capitale fédérale, et est actif, en parallèle, dans l'enseignement et le journalisme.

